

LITTÉRATURE ET BON USAGE

Quoi de plus évident que le rapport des écrivains à la langue française?

Si l'on en croit grammaires et dictionnaires, il n'y a pas à douter : les bons auteurs sont les gardiens du bon usage, les propagateurs émérites des normes de tout poil, syntaxiques, lexicales, et bien entendu orthographiques. Ne cherchez pas plus loin les porte-drapeaux de l'intégrité langagière : ce sont eux. Eux dont M. Greisse et ses émules déclinent les citations à longueur de rubrique. Eux qui fournissent au grand *Littre* et au *Petit Robert* l'essentiel de leurs exemples.

Les plus grands parmi eux ne s'y sont pas trompés, qui ont consacré à l'illustration et à la défense de la langue française quelques-unes des Pages les plus noblement enflammées de notre Histoire Littéraire (gardez les majuscules, s'il vous plaît).

Du Bellay, mon frère dans l'éternité, qui dira la reconnaissance des générations auxquelles tu as ouvert la voie d'une langue riche et luxuriante? Malherbe, purificateur de génie, qu'eussions-nous fait si tu n'étais pas, enfin, venu, le premier en France, imposer aux vers un zeste d'exigence? Rivarol, chantre de l'universel, que serait le français devenu si tu n'avais

proclamé à la face des nations son essentielle supériorité sur les autres idiomes? Yves Duteil, chanteur chéri de ma grand-mère, mille hommages vibrants à toi d'avoir su trouver les mots qui émeuvent pour rappeler (avec quel talent) combien notre langue est une langue belle qui court dans les ruisseaux, etc.

Un doute toutefois m'étreint.

S'ils sont les chantres du français standard, les littérateurs ne se permettent-ils pas, en même temps, de prendre de troublantes libertés par rapport à celui-ci, de mettre ses règles en déroute, de se faire les promoteurs d'usages nouveaux, de variations sociales, régionales et historiques qui en offrent une image singulièrement kaléidoscopique et contrastée?

Villon et Rabelais, Hugo, Balzac et Zola n'ont-ils pas consacré une part non négligeable de leurs œuvres à exploiter la polyvalence des signifiants, à donner la parole aux sans-voix de la littérature, à laisser s'épanouir toutes les formes de langage? Et je ne dis rien de Queneau, de Prévert, d'Albert Cohen, de Jean Vautrin, ni de tous ces auteurs irréguliers issus de Wallonie, de Flandre, de Romandie, du Québec, d'Afrique et des autres «marges» de la francophonie. Comme l'a souligné

Alain Rey dans l'article «langue française et littérature» de son *Dictionnaire des littératures*, l'attention des linguistes contemporains à la diversité langagière doit beaucoup aux coups de boutoir successifs des écrivains contre le langage standard, et il ne paraît pas excessif de considérer que le souci mallarméen de donner «un sens plus pur aux mots de la tribu» ait été aussi déterminant dans l'évolution du regard actuel sur la langue que les œuvres de Littré et de Saussure.

Conservateurs d'un côté, novateurs de l'autre, les écrivains n'ont donc pas peur de la contradiction. Qui sont-ils vraiment? Gardiens du même ou promoteurs du divers? On croira peut-être résoudre la tension en prétendant que les deux rôles ne sont pas assumés par les mêmes individus; mais comment expliquer alors que tant d'écrivains — on songe à Nodier, à Ionesco — aient combiné sans y voir de problème une écriture innovante et des prises de position puristes?

Il est difficile par ailleurs de soutenir que la tension entre le purisme et le relativisme langagier est la simple traduction à l'endroit de la langue du bon

vieux clivage droite / gauche. Si les engagements politique et langagier coïncident en effet assez souvent, nombreux sont les cas où l'attitude des écrivains à l'égard du langage contredit leur option idéologique.

Cas typique : Céline, ci-devant facho, fasciné par l'hitlérisme et obsédé de purification ethnique, mais qui,

dans la langue, se signale par son attitude anar, accueillante à tous les rythmes de la parole humaine. A l'inverse, Mitterrand (François), dont on objectera peut-être qu'il n'était pas vraiment un écrivain, incarnait de façon flagrante le contraste entre un engagement politique de gauche (quoi qu'on dise) et une écriture à la Chateaubriand.

Mais les choses sont décidément complexes : parmi les progressistes, d'aucuns ne sont pas loin de penser que le souci de réformer la langue est une préoccupation futile et élitiste, et donc foncièrement réactionnaire. Dans les années 60, Roland Barthes fut ainsi regardé avec suspicion par un certain nombre de militants communistes qui ne comprenaient rien à ses textes. La vraie gauche ne devait-elle pas user d'un langage simple et accessible à tous? La longue persistance de cette

LANGUE ET
LITTÉRATURE :
UN COUPLE
INSÉPARABLE,
AUX RAPPORTS
AUSSI
CONSTAMMENT
TENDUS

croissance explique pourquoi la langue révolutionnaire a souvent été d'une affligeante banalité, se contentant d'appliquer à des sujets nouveaux la rhétorique ampoulée de l'autre camp. N'est pas Saint-Just qui veut.

Il est clair en tout cas que le partage des rapports à la langue ne recouvre pas celui des rapports au monde. Les cratylistes ont beau militer pour l'adéquation entre les formes et les contenus du langage, chez les écrivains, le traitement des premières contredit bien souvent celui des seconds.

Un autre aspect intéressant du rapport entre langue et littérature s'observe dans l'enseignement où, longtemps, du primaire à l'université, ces deux instances ont été présentées comme les deux piliers indissociables d'un même mythe, celui de la pureté française. Les rapports au sein du couple étaient alors merveilleusement circulaires : la littérature était mise au service de la langue - seuls étaient enseignables les textes susceptibles d'illustrer des articles de grammaire ou de dictionnaires -, et en retour, la langue était la servante de la littérature - la seule langue digne d'être enseignée était celle des bons auteurs.

Puis, voici une trentaine d'années, les choses ont commencé à se compliquer. On s'est avisé que la littérature pouvait aussi être analysée comme un lieu d'insoumission et de résistance au pouvoir tout puissant des normes (notamment langagières), et on s'est mis, chose inédite, à jouer la littérature

contre la langue, ou plutôt contre la perception normative de celle-ci. Parallèlement se propageait une vision de la langue qui faisait enfin sa place aux variations synchroniques et diachroniques du système linguistique et se crispait un peu moins sur le souci de faire respecter par tous les francophones une norme unique.

Les rapports entre langue et littérature se sont dès lors singulièrement nuancés : désormais, le bon écrivain est autant celui qui respecte la langue que celui qui la transgresse, et le bon usager de la langue est aussi bien celui qui maîtrise le (mythique) niveau littéraire standard que celui qui connaît et respecte la diversité des usages.

Nous en sommes là aujourd'hui. Sans doute faudra-t-il encore du temps pour que cette nouvelle représentation de la langue et de la littérature s'installe durablement dans les esprits. L'essentiel est qu'enseignants et enseignants, mais aussi écrivains, linguistes et simples usagers se trouvent pour la première fois en situation de considérer ces deux instances pour ce qu'elles sont vraiment : deux forces pareillement diverses et instables qui ne cessent de se féconder l'une l'autre et dont les turbulences confèrent à l'existence humaine un sel et un suc toujours renouvelés.

Jean-Louis Dufays ♦